

ADMIRATION ET AVERSION. L'ATTITUDE DES SUÉDOIS À L'ÉGARD DES FRANÇAIS AUX XVII^E ET XVIII^E SIÈCLES

Margareta Östman, Hans Östman

Klincksieck | « Études Germaniques »

2006/4 n° 244 | pages 629 à 646

ISSN 0014-2115

ISBN 9782252035535

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-germaniques-2006-4-page-629.htm>

Pour citer cet article :

Margareta Östman, Hans Östman « Admiration et aversion. L'attitude des Suédois à l'égard des Français aux xvii^e et xviii^e siècles », *Études Germaniques* 2006/4 (n° 244), p. 629-646.

DOI 10.3917/eger.244.0629

Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

© Klincksieck. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**Admiration et aversion.
L'attitude des Suédois à l'égard des Français
aux XVII^e et XVIII^e siècles**

Depuis 800 ans que l'on peut parler d'un pays suédois uni, les rapports avec la France ont pour la plupart été très étroits sinon sans complications : adoration aveugle et imitation sans réserve d'une part, arrogance et nationalisme agressifs de l'autre. Cet article donnera un survol de la question.

Au Moyen Âge, les relations entre la Suède et la France étaient plutôt bonnes, et l'influence française dans la société suédoise n'était guère vécue comme un problème, autant qu'on puisse en juger aujourd'hui. Un changement d'attitude est cependant perceptible dès la fin du XV^e siècle et surtout vers le milieu du siècle suivant avec la publication de chroniques et d'ouvrages historiques où le lecteur peut étudier la vertu et la fierté des anciens Gots tout en comparant ces traits avec ceux de la mentalité régnant dans le sud de l'Europe – au détriment de cette dernière¹.

En 1629-1630, le *göticisme* apparaît en tant que programme officiel dans le règlement de l'institution chargée des antiquités nationales², et plus tard, Olof Rudbeck, anatomiste, botaniste et historien, répondit avec ferveur à l'appel lancé pour mettre en valeur la Suède par rapport

1. Ericus Olai : *Chronica regni Gothorum*, publ. dans les années 1470 ; Johannes Magnus : *Historia de omnibus gothorum sveonumque regibus*, 1554 ; Olaus Magnus : *Historia de gentibus septentrionalibus*, 1555. Cf. Ingvar Holm & Magnus von Platen : *La littérature suédoise*, trad. par M. Cazaux, J. Gengoux, P. Naërt & P. Volboudt, Stockholm : Institut Suédois, 1957, p. 33-35 ; Jean-François Battail : « Le Nord triomphant », in : *Le Nord, latitudes imaginaires. Actes du XXIX^e Congrès de la Société française de littérature générale et comparée*, dir. M. Dubar & J.-M. Moura, Villeneuve d'Ascq : Univ. Charles-de-Gaulle-Lille 3, coll. « UL3 Travaux et recherches », 2000, p. 27-28.

2. Johan Håkansson Rhezelius : *Monvmenta Vplandica colligere de anno 1635, 1636, 1638*, (manuscrit), p. 93-94.

* Margareta ÖSTMAN est docteur ès-lettres, université de Stockholm, département de français, d'italien et de langues classiques, SE-10691 Stockholm, Suède ; courriel : margareta.ostman@fraitu.su.se ; Hans ÖSTMAN est docteur ès lettres.

aux autres nations avec son *Atland eller Manheim* ou *l'Atlantica* (1702, inachevé), œuvre pleine de fantasmes et d'idées brillantes qui localise la *vagina gentium* en Scandinavie³. La publication fut financée par *Antikvitetskollegium*, institution responsable des antiquités nationales, fait qui doit avoir donné une empreinte quasi officielle à l'œuvre de Rudbeck⁴.

L'Atlantica et son message, si étroitement liés aux rêves grandioses de l'époque, ne semblent pas avoir cessé d'exercer leur fascination même après la satire contre le *göticisme*, par Olof von Dalin, intitulée *Wisdoms-Prof eller herr Arngrim Berserks förträffelige tankar öfwer et fynd i jorden [...]* (Les preuves de sagesse ou Les excellentes réflexions de Monsieur Arngrim Berserk sur une trouvaille dans la terre) qui était une attaque contre un disciple de Rudbeck nommé Eric Julius Biorner. Malgré les railleries, les *Nordiska kämpadater* (Prouesses nordiques, 1737) de celui-ci influeront sur le *göticisme* pendant l'époque romantique et, en ce qui concerne *l'Atlantica*, nous savons que Thomas Thorild, disciple du Sturm-und-Drang, y puisait du courage pendant son séjour en prison en 1792-93⁵ et y a trouvé l'inspiration des *Sånger i göthiskt lynne* (Chansons dans un esprit gotique) qu'il commençait à l'époque⁶.

Globalement, les Suédois du XVIII^e siècle avaient une vision plus sobre de leur langue et de leur passé que leurs concitoyens du siècle précédent, et dans un discours à *Vitterhetsakademien* (l'Académie des Belles-Lettres) en 1773, le linguiste Eric af Sotberg, tout en signalant la grandeur de l'ancien suédois, les met en garde contre un nationalisme linguistique exagéré :

Konunga-Styrelsen torde kunna tjena til bevis, at våre förfäder, då de ännu icke lånt och brukade så mycken hvarken latin eller tyska, och ännu mindre fransyska ord och talesätt, hade icke allenast et ymnigare, behagligare och med et ord, fulkomligare tungomål, än man almänt föreställer sig; utan ock at språket verke-

*Konunga-Styrelsen*⁷ doit pouvoir servir à prouver que nos ancêtres, à une époque où ils n'avaient pas encore emprunté ni n'utilisaient tellement ni le latin ni l'allemand et encore moins des mots et expressions français, ils n'avaient pas seulement une langue plus riche, plus agréable, bref plus parfaite qu'on n'imagine en général mais

3. Sten Lindroth : *Les Chemins du Savoir en Suède. De la Fondation de l'Université d'Upsal à Jacob Berzelius - Études et Portraits*, trad. par J.-Fr. Battail, *Archives internationales d'histoire des idées*, 126, Dortrecht : M. Nijhoff, 1988, p. 57-82.

4. Ulf Teleman : *Åra, rikedom och reda [...]*, *Skrifter utgivna av Svenska språknämnden*, 85, Stockholm : Norstedts ordbok, 2002, p. 16-17.

5. Karl Warburg : « Till Thorilds biografi », in : *Nordisk Tidskrift för vetenskap, konst och industri* (1896), p. 258.

6. Anton Blanck : *Den nordiska renässansen i sjuttonhundratalets litteratur [...]*, Stockholm : Bonnier, 1911, p. 402-04.

7. *Om styrilse konunga ock höfdinga*, dit *Konungastyrelsen* (Le Gouvernement des Rois), est une des œuvres suédoises les plus importantes du moyen âge, écrite dans la première moitié du XIV^e siècle.

ligen, utan skada, kunnat umbära en del af nyare skatter och rikedomar. Jag säger med flit en del, emedan jag ingalunda är af den meningen, at utdömma alt hvad deri är främmande, eller at vi med Svenskan böre förfara på samma sätt, som Academia della Crusca med sin Italienska, eller det så kallade Gesellschaft der Fruchtbringenden med Tyskan : hvilket, korteligen at säga, vore at skicka oss til *Saemunders* schole, at lära Asa-målet, och af vördnad för forntiden göra oss obegripeliga för den närvarande.

aussi que la langue, sans préjudice, avait vraiment pu se passer d'une partie des trésors et richesses nouveaux. C'est exprès que je dis une partie, car je ne suis nullement de l'avis de condamner tout ce qui y est étranger, ou bien que nous devons agir au sujet du suédois comme Academia della Crusca au sujet de son italien ou le dit Gesellschaft der Fruchtbringenden au sujet de l'allemand, c'est-à-dire, en bref, nous mettre à l'école de *Saemunder*⁸ à apprendre la langue des Ases et, dans notre vénération des temps anciens nous rendre incompréhensibles au présent.

(Eric af Sotberg : « Anmärkningar Öfver Svenska Språket [...] 1773 », in : *Kongl. Svenska Vitterhets-Academiens Handlingar. Andre Delen*, Stockholm, 1776, p. 72-73. Notre traduction.)

Néanmoins, aux environs de 1800, dans le sillage du culte d'Ossian, cette idéologie nationaliste prend un nouvel essor, renforcé par la perte de la Finlande en 1809 et évidemment aussi par les événements de 1789 en France, qui mirent une partie de la population suédoise en un état d'alerte sur le plan politico-moral, sinon sur le plan militaire⁹.

Ce fut d'une importance primordiale que deux des principales personnalités culturelles du royaume, Esaias Tegnér et Erik Gustaf Geijer, adhèrent à cette idéologie et que *Fritiofs saga* (La Saga de Frithiof, 1820-25)¹⁰ du premier la ranima jusqu'au-delà des frontières du pays, grâce à la musique entre autres¹¹. Des adeptes du *göticisme* se réunirent, formant *Götiska förbundet* (l'Association gotique, 1811), lorsqu'ils ne lui ont pas préféré l'association *Manhemsförbundet*¹² devant laquelle Carl Jonas Love Almquist prononça en 1816 un discours critiquant la culture française pour être trop matérialiste¹³. Il est peut-être moins

8. Saemundur Sigfússon dit le Savant, 1056-1133, historiographe islandais. Ajoutons entre parenthèses qu'il avait fait des études à Paris, ce qui ne semble pas correspondre tout à fait à l'image que l'auteur de cet extrait veut évoquer.

9. Sten Lindroth : *Svensk lärdomshistoria*, Stockholm : Norstedt, 1975-81, 4, p. 292 ; Blanck (note 6), p. 117-18.

10. Pour une présentation en français, voir Holm & von Platen (note 1), p. 92 sq.

11. Åke Eliaeson & Tobias Norlind : *Tegnér i musiken* [...], Lund : Gleerup, 1946, p. 174 sq.

12. Le nom Manhem, de l'ancien islandais Mannheimar, est utilisé par Olof Rudbeck comme synonyme de Suède dans le titre de son *Atlant eller Manheim*, dit *l'Atlantica*.

13. « Om poesiens närvarande tillstånd i Sverige » [1816], in : Carl Jonas Love Almquist : *Samlade skrifter*, dir. F. Böök, 2, Stockholm : Bonnier, 1938, p. 16. Dans une lettre du 24 août 1840 envoyée de Paris à sa femme Maria, il qualifie la culture française de creuse, horrible et sans substance (Carl Jonas Love Almquist : *Hvad är en tourist*. [...], dir. K. Aspelin, Göteborg : Akademiförlaget/Gumpert, 1961, p. 28).

connu qu'une troisième association nommée *Götiska Förbundet*, celle-ci fondée en 1815, existe encore aujourd'hui sous le patronage du Roi.

Ayant ainsi influencé le débat sur la culture et la langue d'une manière décisive pendant plusieurs siècles, le *göticisme* s'est révélé être un des mouvements politico-culturels les plus persistants de notre pays.

En examinant de plus près l'image des mœurs et de la mentalité françaises émergeant des textes du XVII^e siècle, il faut commencer par affirmer que beaucoup de Suédois, surtout parmi ceux liés à la cour, considéraient la culture française comme un modèle à suivre ; nous retrouvons parmi eux le plus important poète suédois de l'époque, Georg Stiernhielm, qui ne jugea pas indigne de lui de pourvoir la reine de ballets d'origine française ou allemande¹⁴. Cela n'empêche pas que, même dans ce milieu – notamment après l'abdication de Christine en 1654 – on se moquait des « Französke Snuushanarna » (fats français), comme ils sont appelés dans le ballet *Den Stoora Genius* (Le Grand Genius, 1669)¹⁵, écrit par le successeur de Stiernhielm dans les fonctions de poète de la cour, à savoir Erik Lindschöld, qui, né fils de forgeron, finit par devenir homme d'État. Dans son ballet, il met en un parallèle surprenant les vils « fats » susnommés et les prétendus descendants des anciens Gots, les Basques, qui ont hérité de la vertu et du courage de leurs ancêtres nordiques (*sic*!)¹⁶ :

Ynklike Meesar i Felt/ och i Gästbo-
den ifrige Hieltar/
Tapra när inte behöffs/ at tåprijda
Folck vthan orsak/
Uthom Fahrän fräck/ moot Lamb
Tyranner och Leijon/
Men emoot hurtiga Män i markenne
rädda som Harar/

Tyckes ehr at ehrt pudrada Håår/
ehra krusada Låckar/
Ehrt nya modo på alt/ ehra kost-
bahra kyndige Kläder/
Ehrt fick och fack/ ehrt konstiga
skick/ ehra qwinliga Later/

Poltrons piteux en campagne et
héros ardents au festin,
inutilement braves en persécutant
les gens sans raison,
insolents hors du danger, tyrans et
lions envers les agneaux,
mais, devant des hommes vaillants,
peureux comme les lièvres des
champs.

Trouvez-vous que vos cheveux pou-
drés, vos boucles frisées,
votre nouvelle mode en tout, vos
habits coûteux et somptueux,
votre légèreté, votre affectation, vos
manières efféminées,

14. Cf. Lars Gustafsson : « Dienstadel, Tugendadel und Politesse mondaine [...] », *Arte et marte. Studien zur Adelskultur des Barockzeitalters in Schweden, Dänemark und Schleswig-Holstein*, hrsg. von Dieter Lohmeier, *Kieler Studien zur deutschen Literaturgeschichte*, 13, Neumünster : Wachholtz, 1978, p. 123-24.

15. Cf. Carl Ivar Ståhle : *Vers och språk i vasatidens och stormaktstidens svenska diktning*, Stockholm : Norstedt, 1975, p. 344-46.

16. L'idée d'une parenté entre certains peuples de l'Europe du sud et les Gots (*göterna*) est exprimée dans entre autres Skogekär Bårgbo : *Thet Swenska Språketz Klagemål* [1658], in : *Sveriges national-litteratur 1500-1920*, 2, dir. O. Levertin, H. Schück, R. G : son Berg & F. Böök, Stockholm : Bonnier, 1925, p. 24.

Ehrt slå danck/ ehrt tijdfördrieff och
ofruchtbara Lefnad/
Sku wara kraftiga noch at främia ehr
ähra i Werlden ?

Och föra ehr vthi större Beröm/ än
strijdbare Basquer ?

Ney det går aldrig ehr ann/ i Mors-
grijsar/ edra bedrifter

Måste befordra ehr He'er; ehra
hönska förachtliga miner/

Ehrt höga Mod/ stoor Ord/ ehr
Pracht ehrt sprätter i Wädret/

Är hoos oss alt i Föracht och i wraak/
om dygden ä borta.

vosre oisiveté, vos passe-temps et
vosre vie infructueuse
suffisent à faire vosre gloire dans le
monde

et à vous apporter plus de célébrité
qu'aux Basques combatifs ?

Non, en aucun cas, pauvres lavettes !
C'est vos proouesses

qui doivent faire vosre gloire. Vos
viles mines narquoises,

vosre bravoure, vos grands mots,
vosre faste, vos mines quand vous
vous pavanez,

sont chez nous méprisés et rejetés si
la vertu vous fait défaut.

(Erik Lindschöld : *Den Stoor GENIUS. Ballet dansad på Karl XI : s födelse-
dag*, s.l. : s.n. [Stockholm 1669], II. Öpningen, III. Inträdet. Notre traduction.)

Si ces lignes diffamatrices sont dictées par l'inspiration du moment ou résultent du séjour de Lindschöld à Paris dans les années 1660 est une question de moindre importance. Plus essentiel est le fait que, apparemment, une telle plaisanterie « gotique » ait été acceptée à la cour de Charles XI, alors mineur ; en effet, le texte fut suffisamment apprécié pour être publié de nouveau presque cent ans plus tard dans *Historiola Litteraria Poëtarum Svecanorum* de Johan Henrik Lidén¹⁷.

Il y avait cependant ceux qui trouvaient qu'il fallait traiter les Français et leur culture d'une manière moins frivole. De nombreux artistes et théoriciens, dont Stiernhielm, ressentaient une vraie inquiétude au sujet du penchant répandu pour tout ce qui était étranger d'une part, et, de l'autre, devant l'état déplorable dans lequel se trouvait la langue maternelle. Stiernhielm exprime ce désarroi dès la préface de *Gambla Swea- och Götha-Måles Fatebur* (Le Trésor de l'ancien suédois et du gotique) :

Hwar uthaff iagh [...] gärna haf-
wer welat affknäppa någre stunder
[...] til at använda opå vårt käre
Fäderneslandz, thet Swenske Tun-
gomålet; förme-nandes thet wara så
högh-tarfweligt som lära Frantzösk
eller Italiensk; hwilke och hafwa sin
store prydna och nytta medh sigh,
allenast at man icke högre håller
een smyckiat tärna änn fruon obör-

Pour cette raison, moi [...] j'ai vrai-
ment voulu consacrer quelques
moments [...] à [la langue] de notre
chère patrie, la langue suédoise,
convaincu que cela est aussi néces-
saire que d'apprendre le français
ou l'italien, langues qui, elles aussi,
sont d'une grande beauté et d'une
grande utilité; seulement, on ne
doit pas estimer qu'une servante

17. Uppsala 1765, p. 56-57.

stad och ofleetad. Thetta iagh säger derföre at iag weet vårt Måål aff oss sielfwom inföddom wanwyrdas och förachtas för dess Släthet och Fattigdoms skull (så säye wij). Ther emot fjire wij, och göre stoor högh-tijdh aff Frantzösk, Spansk och Italiensk, lijka som rijke aff myckla ord och orda-ägendomar, härrlige aff prång, glimmande aff fagerlek och flödande aff sucker och sötma. Ach, huru gåår thet så, huru kommer thet til, at du ährlige, gamble, obefläckade Götha-Matrona, som hafwer giort alle thesse Vnge Damer rijke, nu sielfwer äst så fattigh worden ?

parée soit supérieure à la maîtresse de la maison, en négligé et les nates défaites. Je dis cela parce que je sais que notre langue est dépréciée et méprisée par nous autres natifs à cause de sa simplicité et de sa pauvreté (c'est ce que nous prétendons). Par contre, nous louons et célébrons le français, l'espagnol et l'italien, en disant qu'ils sont riches en mots et qu'ils possèdent un vocabulaire d'un faste sans pareil et d'une beauté éclatante, et d'où ruissellent le miel et la douceur. Hélas! Pourquoi en est-il ainsi? Comment se fait-il que vous, vieille matrone gotique, honorable et sans tache, qui avez enrichi toutes ces jeunes demoiselles, soyez maintenant devenue tellement pauvre ?

(Georg Stiernhielm : « Företalet till Gambla Svea- och Götha-Måles fatebvr », in : *Svensk litteratur I: Från runorna till 1730*, dir. B. Olsson, Stockholm : Norstedt & Svenska Vitterhetssamfundet, 1993, p. 273-74. Notre traduction.)

Voilà une méfiance prononcée à l'égard du velche, méfiance dont se nourrissait la fierté hyperboréenne – après tout, c'est le suédois qui était depuis longtemps le généreux donateur ! Ce sont de telles absurdités qui sont ridiculisées par un personnage au nom éloquent de Simplex lorsque, dans une œuvre d'Anders Kempe, il affirme comme allant de soi que Dieu parle suédois, qu'Adam parle danois mais que le serpent parle français¹⁸.

En bon patriote, Skogekär Bårgbo n'est pas moins indigné que Stiernhielm par la facilité avec laquelle ses compatriotes adoptent des germanismes et des gallicismes. On ignore encore aujourd'hui qui se cache sous ce pseudonyme – Gustaf ou Schering Rosenhane, ou bien une troisième personne. Il n'y a pourtant aucun doute que nous avons affaire à un poète d'une lucidité théorique développée et capable de transformer ses idées en grande littérature. Dans *Thet Swenska Språketz Klage-mål* (La Plainte de la langue suédoise, 1658), un des ouvrages linguistiques les plus importants de l'époque, il soutient que l'on considère comme plutôt honteux d'utiliser le suédois au lieu de l'allemand ou du français :

18. Anders Kempe : *Die Sprachen des Paradieses* [...], s.l. : s.n., 1688, p. 27-31.

Jnfödde flitigt lära,
 Främmat the höra här.
 Vthlänske hålla i ähra,
 Alt hwad som theras är.
 Hwad samquäm här anställes,
 Är som thet wore skam.
 J hwad Taal hälst ther fälles,
 Medh Swenska komma fram.
 Nu hälsas intet mehra,
 Ey biudes fahra wäl,
 Om thet ey skeer etthera,
 Medh tyske Ord man stiaal,
 Eller och kanske medh Franske;
 Thet Liudet är så sött,
 At the man migh förwanske,
 Som ringa blifwer skött.
 Ehwart vth man sigh wänder,
 Nu höres alt *Monsör*,
 Så känder som okänder,
 Straxt swarar *Servitör*.

Les natifs apprennent avec ardeur
 ce qu'ils entendent d'étranger ici.
 Les étrangers vénèrent
 tout ce qui leur appartient.
 À n'importe quelle petite fête,
 c'est comme si c'était une honte,
 dans quelque discours que ce soit,
 de mettre du suédois.
 On ne se salue plus
 ni ne fait ses adieux
 sans que cela se fasse,
 soit avec des mots volés à l'allemand
 soit en français;
 ce son-là est si doux
 que l'on me dénature
 en me négligeant.
 Partout où l'on se rend
 on entend dire *Monsieur*,
 et les familiers comme les inconnus
 répondent immédiatement : *Serviteur*.

(Skogekär Bärgebo [note 16], p. 20. Notre traduction.)

Skogekär Bärgebo ne doit cependant pas sa renommée à son seul esprit satirique ; c'était aussi un poète lyrique accompli, ce dont témoignent *Fyratijo små visor* (Quarante petites chansons) et *Venerid*. Ces deux recueils de poèmes, datant du milieu du XVII^e siècle mais publiés seulement trois décennies plus tard, sont caractérisés de la manière suivante par le professeur Carl Ivar Ståhle, grand spécialiste du baroque suédois :

Språket i Skogekär Bärgebos två diktsamlingar är så rent, finslipat och kräset att det redan på den grunden förtjänar särskild uppmärksamhet. I samtiden intar det en särställning genom sin nästan fullständiga frihet från främmande och ålderdomliga ord.

Dans les deux recueils de poèmes de Skogekär Bärgebo, la langue est si pure, si affinée, d'un goût si exquis qu'elle mérite une attention particulière pour cette seule raison. À l'époque, elle occupe une place à part, étant presque totalement exempte de mots étrangers et archaïques.

(Ståhle [note 15], p. 282. Notre traduction.)

Selon Ståhle, Skogekär Bärgebo pourrait être considéré comme notre premier représentant d'un idéal classique¹⁹. Il manifestait un zèle puriste comparable à celui de Stiernhielm, mais sa méthode était diffé-

19. Ståhle (note 15), p. 285.

rente, apparentée plutôt à celle d'Andreas Arvidi. Celui-ci, enseignant et pasteur à Strängnäs, était l'ennemi juré de la vaine adoption d'éléments linguistiques étrangers, et sa *Manuductio ad poesin svecanam* (1651) est, pareillement aux ouvrages de Stiernhielm et de Skogekär Bärgebo, un appel aux poètes suédois afin qu'ils cultivent la langue maternelle. Dans le chapitre 3 de l'ouvrage, Arvidi déclare :

2. Skal en Swensk Poet icke inmängia eller inlappa vthi sine Dickter fremmande Ord och Glosor/ ware sigh aff hwadh för Språk the hälst wara kunna : Ty sådant oreenar och förolämpar Tungomåhlet icke lijtet/ samt äre sådana Språkblandare aldeles them lijke som een ährligh Klädningh hemma vthi Hwset för-råtna låta/ och sigh medh een fremmande refwen och lappadh Tiggiarekiortel betäckia.

2. Dans ses poèmes, un poète suédois ne doit pas mêler ou incorporer de mots ni de vocables appartenant à une langue étrangère, quelle qu'elle soit, car cela souille et offense grandement la langue ; de tels brasseurs de langues sont tout à fait pareils à celles qui laissent pourrir chez elles une robe honnête tandis qu'elles s'habillent d'une jupe de mendicante déchirée et rapiécée.

(Andreas Arvidi : *Manuductio ad poesin svecanam* [1651], dir. M. Malm & K. Wåhlin, *Svenska författare, Ny serie*, Stockholm : Svenska Vitterhetssamfundet, 1996, p. 27. Notre traduction.)

En bref, on peut dire sans exagération que c'est vers le milieu du XVII^e siècle que le public suédois a été sensibilisé à des problèmes linguistiques de ce genre, sensibilisation dont *Hercules* de Stiernhielm et les deux recueils de Skogekär Bärgebo sont les manifestations artistiques les plus impressionnantes.

Or, les railleries sur l'inclination envers les manières françaises datent de plus loin encore. Dès le drame *Signill* de Johannes Messenius (1612), nous rencontrons un des personnages familiers de la littérature suédoise des deux cents ans qui suivront, le snob niais, fier de ressembler à ceux qui ont vagabondé pendant longtemps en France²⁰. Sa sœur spirituelle apparaît dans *Hercules* de Stiernhielm (1658) sous le nom logique de Flättia, qui veut dire vanité et frivolité, habillée à la mode française où tout est bariolé et bouffant, dame très appréciée par les jeunes malgré sa légèreté, ou plutôt en raison de celle-ci²¹. Dans ce poème en hexamètres, Stiernhielm concrétise ses idées exprimées dans la préface de *Svea- och Götha-Måles fatebur* en habillant une morale d'inspiration gotique d'une forme héroïque et didactique d'où est exclu tout élément linguistique étranger qui n'est pas indispensable. Le résultat est un texte

20. Johannes Messenius : *Signill*, Stockholm : Reusner, 1612, Acte 1, scène 2, p. 5. Voir aussi Samuel Petri Brask : *Filius prodigus*, Linköping : Günter, 1645, Actus [II], Scena VIII.

21. Georg Stiernhielm : *Hercules* [1658], in : *Samlade skrifter av Georg Stiernhielm*, dir. J. Nordström, 1:1, *Svenska författare utgivna av Svenska Vitterhetssamfundet*, 8, Stockholm : Svenska Vitterhetssamfundet, 1929, p. 10, v. 33, 38.

tout à fait exempt de gallicismes gênants, chose assez rare à l'époque, mais non dépourvu d'archaïsmes qui mettaient même les lecteurs contemporains à rude épreuve²².

Parmi les nombreux admirateurs de *Hercules* il y avait Johan Ekeblad, qui, dans une lettre du 12 avril 1654, enrichit encore les descriptions imagées de la mentalité française en évoquant un coq de bruyère qui, sot comme un Français, retourne sur le lieu des combats où gisent toujours ses camarades tués²³. Mais ne se contentant pas de cela, Ekeblad emprunte quelques tournures au portrait de Flättia fait par Stiernhielm pour lancer encore des piques aux Français²⁴.

Le poème anonyme célébrant le mariage du comptable Olof Tiller (1676) n'est pas non plus très indulgent ; les femmes y sont prévenues contre les manières françaises, y compris les faux compliments : « Franske *Comportementer* » et « falska *Complimenter* »²⁵. Jusque dans le lointain Simbirsk en Russie, les prisonniers suédois connaissaient la frivolité et l'immoralité françaises :

Seen hade wij besedt Franckrijkes
stålta städer,
Samt hufwudsta'en Paris; hwarsom
man uti kläder
Hwar månad skifftar om; thet ena
modet haar
Knappt början fått, förr än thet åter
ända taar :
Wij hade dantza lärdt the nya Menu-
etter,

Sedt huru listigt som then kloka hus-
trun sätter
Uppå sin fromma man Actaeons
höga skiölt,
Fast hon i nya låås, och han sielf
skiltvackt hölt.

Ensuite, nous avons visité les villes
glorieuses de France
ainsi que Paris, la capitale, où les
vêtements
changent d'aspect chaque mois ; une
mode a
à peine commencé qu'elle est à nou-
veau dépassée.
Nous avons appris à danser les nou-
veaux menuets,
vu avec combien de ruse la femme
avisée fait porter
à son pieux mari le haut bouclier
d'Actéon
bien qu'elle soit derrière des verroux
nouveaux, et que lui-même monte la
garde.

(« Så är, min *Palmfelt*, man nu i Sembierskij gåra », in : Anon. : « Sånger af en svensk fånge i Simbirsk », dir. M. Weibull, in : *Bidrag [...]. Ur Lunds universitets handskriftsamling*, I, Lund, 1868. Nouv. publ. in : *Samlade Viterhetsarbeten af Svenska författare från Stjernhjelm till Dalin*, dir. P. Hanselli, 11:1, Uppsala : Hanselli, 1869, p. 1. Notre traduction).²⁶

22. Ståhle (note 15), p. 268.

23. Johan Ekeblad : Lettre du 12-4-1654, Ekebladiska samlingen 6b, ordn.nr 71, Lunds universitetsbibliotek (manuscrit).

24. Cf. Stiernhielm (note 21), p. 10, v. 33-36.

25. Cité d'après Lars Gustafsson : « Litteratur och miljö », in : Stellan Dahlgren, *Kultur och samhälle i stormaktstidens Sverige*, Stockholm : Wahlström & Widstrand, 1967, p. 116.

26. Selon une note portée sur le manuscrit, l'auteur en serait le lieutenant Georg Henrik Borneman 1685-1711. Cf. *ibid.*, p. III-VI.

La dépravation des mœurs en France avait été étudiée sur place par le futur évêque de Skara, Jesper Swedberg, grand défenseur du suédois. Dans *Lefwernes Beskrifning* (Autobiographie, 1729), il accroche le lecteur en racontant comment, à son arrivée à Paris en 1684, on l'hébergea dans le bordel le plus infâme de la ville, « thet argesta horohus i staden ». Mais, nous assure-t-il, il en est sorti tout comme il y était entré, c'est-à-dire sans tache : « Men obefleckiad kom jag thit, och obefleckiad tädan »²⁷. Certes, Swedberg a aussi vu beaucoup de choses dignes de son admiration pendant son séjour, mais il semble que la peur que l'immoralité française ne soit contagieuse – dans tous les sens du mot – l'emporte :

Omnes opes suas Svecia Parisiis impendit. Et omnia vitia et voluptates suas Parisii in Sveciam invexerunt.

La Suède a gaspillé toutes ses richesses à Paris, et, en contrepartie, les Parisiens ont apporté tous leurs vices et plaisirs en Suède.

(Swedberg [note 27], p. 82. Notre traduction).

Nous avons là un thème sur lequel Swedberg a brodé dans son sermon de la Saint-Jean de 1687, prononcé dans la chapelle du château royal de Stockholm avec l'approbation gracieuse du roi Charles XI. Swedberg rend compte de ses mobiles dans *Lefwernes Beskrifning* :

Gud låte thet afguderer wi bedrifwe med Franckrike, jag wille säija; at alt hwad Fransöskt är, thet skal gella, thet skal gå öfwer alt, högdachtas och dyrckas, lika som thet wore kommit neder af himmelen: at sådant, säger jag, icke droge öfwer land och rike en obotelig skada, och yttersta förderf.

À Dieu ne plaise que notre idolâtrie pour la France, et par là je veux dire que tout ce qui est français doit prévaloir, et cela sur toute autre chose, être vénéré et adoré comme descendu du ciel; que cela, dis-je, ne cause pas à notre pays une blessure inguérissable et le plus grand dommage.

(Swedberg [note 27], p. 82. Notre traduction).

On comprend alors que certains de ses auditeurs l'aient estimé plus digne de prêcher devant les paysans que devant les grands, comme il nous le fait savoir.

Après avoir écouté ces voix qui prônaient la prudence à adopter à l'égard de l'influence étrangère, nous pouvons constater que celui qui, au cours du XVII^e siècle, a sans doute le mieux réussi à éviter les pièges que constituaient respectivement le *göticisme* et la servitude culturelle, c'est le disciple de Stiernhielm, Samuel Columbus. Dans *En Swensk Orde-Skötsel* (Défense et développement du lexique suédois), dont il existe seulement des copies, il veut rendre au suédois sa force et sa

27. Jesper Swedbergs *Lefwernes Beskrifning*, dir. G. Wetterberg, *Skrifter utgivna av Vetenskaps-Societeten i Lund*, 25 : 1, Lund : Gleerup, 1941, p. 87.

pureté d'autrefois, mais, pareillement à Skogekär Bärngbo, il pense qu'on doit le faire en respectant l'usage courant. Dans la langue savoureuse du baroque, ce voyageur en France et admirateur de Corneille et de Molière, qu'il avait l'intention de traduire en suédois²⁸, plaide pour la modération :

Jag finner i gemeen två slags lyten hoos folken. Däd ene, at estimera ingen ting annat än sitt eget, Däd andre, at estimera ingen ting annat än de främmandes.

Je trouve en général deux sortes d'infirmité chez les gens. L'une consiste à ne rien estimer qui ne vous appartienne, l'autre à n'estimer que ce qui appartient à des étrangers.

(Columbus [note 28], p. 11. Notre traduction).

Il avait déjà développé son idée :

Somlige äre så granlagade i örat, at om de få höra ett främmande ool i Swenst taal, så slå de Alarm ginast. Samtåcke om de få si ett Latinst eller Fransyst oohl i en Svensk skrift, är däd strax en för-argelse klippa, kalla däd glimmande tallglimp i en Bloo-korf [...] ok huad Oqwädins ord meer, de påbörda den stackars främlingen.

Meg tyckes at deras omdöme bör fulle lofwas, så wida däd här-rörer af en ifwer för vårt fädernesland ok dess ähra. Dock bör däd i någon måtta lämpas ok limiteras.

Certains ont l'oreille si fine que, s'ils entendent un mot étranger dans un discours en suédois, ils sonnent immédiatement l'alarme. De même, s'ils voient un mot latin ou français dans un écrit suédois; c'est tout de suite une montagne qui excite la colère, et on le qualifie de morceau de gras luisant dans un boudin [...] et autres termes injurieux dont on charge le pauvre étranger.

Il me semble que leur jugement est louable tant qu'il est dicté par un zèle pour notre patrie et sa gloire. Pourtant il doit être dans une certaine mesure modéré et limité.

(Columbus [note 28], p. 4-5. Notre traduction).

Les premières tentatives en vue de promouvoir le suédois en fondant une académie suivant des modèles italiens et français avaient été encouragées par la reine Christine, mais elles avaient échoué et la responsabilité de la défense de la langue revenait, comme auparavant, à la chancellerie royale²⁹. Ce n'est qu'avec *Kungliga svenska Vetenskapsakademien* (L'Académie royale suédoise des sciences, 1739) qu'une institution officielle s'est chargée de cette tâche jusqu'à la fondation de *Svenska Akademien* (L'Académie suédoise) en 1786³⁰ :

28. Voir Ragnar Ekholm : *Samuel Columbus*. [...], Uppsala : Almqvist & Wiksell, 1924, p. 136-38, 158 sq. ; Sylvia Boström in : *Samuel Columbus : En Svensk Ordeskötsel*, dir. S. Boström, *Nordiska texter och undersökningar* 20, Stockholm : Almqvist & Wiksell, 1963, p. VII-VIII.

29. Sten Lindroth in : *Ny illustrerad svensk litteraturhistoria*, dir. E.N. Tigerstedt, 1, Stockholm : Natur och Kultur, 1967, p. 361.

30. Lindroth (note 9), 3, p. 597.

§. 5. Svenska Språkets upodlande blifver således et af Academiens Ögnemärken, hvilket ock uti skrifter, tryck, och vid alla offentlige sammankomster endast och allenast bör brukas.

§. 5. La défense et le perfectionnement de la langue suédoise resteront ainsi l'un des points de repère de l'académie, et c'est la seule langue qui doit être utilisée dans les écrits, les imprimés et toutes les réunions officielles.

(KONGL. MAJ : TS Nådigste STADFÄSTELSE På SVENSKA VETENSKAPS ACADEMIENS GRUND-REGLOR.[...] 1741, Stockholm, 1795, CAP. I. Cf. Bengt Hildebrand : « Bilaga 2 [...] », in : *Kungl. Svenska Vetenskaps Akademien. Förhistoria, grundläggning och första organisation*, Stockholm : Kungl. Vetenskapsakademien, 1939, p. 773. Notre traduction).

Or, il faut ajouter que ni *Vetenskapsakademien*, ni plus tard *Vitterhetsakademien*, n'ont poussé l'ardeur linguistique jusqu'à interdire absolument tout emploi d'une langue étrangère lors de leurs réunions, puisqu'une telle exigence aurait exclu des membres étrangers et aurait par conséquent été contraire aux fins des deux académies³¹.

Svenska Tungomåls-gillet (La Corporation de la langue suédoise), une petite association qui, elle aussi, travaillait pour la défense de la langue maternelle dans les années 1740, donna son point de vue sur la négligence linguistique régnante en déclarant entre autres choses :

Menn när desse utländingar flyttade hit införde de ock med sig de länders språk, som de kommo ifrån. Dem behöllo de till sitt bruk, ock den allvarsama Svenskan slapp att betjena dem. Hon blef ej så mycket vårdad. Hennes otjenlighet der till består derföre blott uti hennes landsmäns ovana. Om de ville så flitigt skriva älskogs sedlar, krus bref etc. på Svenska, som de det göra på Franska, jag är viss på, hon skulle snart blifa skickelig till alt i hop.

Mais lorsque ces étrangers se sont installés ici, ils apportaient la langue des pays d'où ils venaient. Ils en gardaient l'usage, et l'austère suédois était dispensé d'être à leur service. Il n'était guère cultivé. Par conséquent, son manque d'utilité dépend seulement du peu d'habitude qu'ont ses compatriotes de l'utiliser. Si ceux-ci s'appliquaient à écrire des billets doux, des lettres cérémonieuses, etc. en suédois avec autant d'ardeur qu'ils le font en français, je suis certain qu'il serait bientôt propre à tout cela.

(Anon. : « Anmärkningar, om Svenska språkets egenskaper [...] 1749 », *Svenska Tungomåls-gillet* s. 26, Archives de l'Académie suédoise, Autografsaml. 5, (manuscrit, non paginé), p. 1-2 de feuille n° 12. Notre traduction).³²

31. Teleman (note 4), p. 22-23.

32. Voir aussi H. Hernlund : « Svenska Tungomåls-gillet och dess förhållande till Vetenskaps-akademien », in : *Samlaren* [Uppsala] 1885, en part. p. 27-28, 30 sq.

Olof von Dalin est sans doute celui qui, en tant qu'individu, a fait le plus pendant le XVIII^e siècle tout entier pour défendre le suédois et les Suédois contre les affectations étrangères, linguistiques ou autres. Sa revue *Then Swänska Argus* (L'Argus suédois, 1732-1734), devenue très populaire et influente, est rédigée en un suédois si aisé et si naturel qu'elle est censée commencer une nouvelle époque dans l'histoire de notre langue³³. Chez Dalin reviennent des personnages que nous connaissons déjà depuis le siècle précédent : le petit-maître et son baragouin, persiflés dès l'œuvre de jeunesse *Bref-Wäxling mellan Ragvald Pik, och herr Silfver-spasser-klinga* (Correspondance entre Ragvald Pik et Monsieur Silfver-spasser-klinga³⁴), où le dernier, en snob et parvenu qu'il est, préfère les langues étrangères qu'il trouve plus douces que notre misérable et odieux suédois : « hwilka äro douçare, än vår odieusa och miserabla Swenska »³⁵. Le même sujet sera traité dans *Argus* n° 45 (1733), où, sous une forme allégorique et d'une manière qui évoque Stiernhielm, Dalin dénonce l'injuste traitement de la langue maternelle, déplorant sur un ton tranchant, les brumes de l'ignorance qui couvrent la nation de pied en cap : « detta dumhets Töknet sträcker sig från Fotebället til Hiässan af den Swenska Kroppen »³⁶.

Les contributions culturelles de Dalin ne se limitaient pas aux seuls domaines journalistique et littéraire. En tant que secrétaire de la *Vitterhetsakademi* de Louise-Ulrique, il était en outre, à titre officiel, un des responsables du programme de la reine pour la promotion de la langue et de la littérature suédoises.

Nous avons déjà signalé la popularité du snob débitant des platitudes dans un curieux baragouin, type qui apparaît dans la littérature comique du XVII^e et du XVIII^e siècle. Il est cependant à noter qu'un tel personnage pouvait, parfois, avoir d'autres fonctions que celle de divertir, comme c'est le cas du comte Hurtig dans la comédie de Carl Gyllenborg intitulée *Swenska Sprätthöken* (Le Petit-maître suédois, 1737). Cette pièce peut aussi être vue comme une contribution au débat qui a eu lieu entre différentes factions dans le pays, débat provoqué autant par les conflits d'intérêt parmi les nobles que par des différences d'opinion concernant la politique étrangère; lors de la publication de *Swenska Sprätthöken* les relations politiques entre la Suède et la France

33. Cf. Holm & von Platen (note 1), p. 47-49.

34. Probablement écrit au début de 1731, selon Martin Lamm : *Olof Dalin*. [...], Uppsala : Almqvist & Wiksell, 1908, p. 147.

35. In : Olof von Dalin : *Witterhets-Arbeten, I bunden och obunden Skrif-Art*, 4, Stockholm : Stolpe, 1767, p. 9-11.

36. Olof von Dalin : *Then swänska Argus* [1732-34], 1-3, dir. B. Hesselman & M. Lamm, *Svenska författare utgifna af Svenska Vitterhetssamfundet*, I, Stockholm : Svenska Vitterhetssamf. 1994, 1, p. 342. Sur le purisme de Dalin et d'autres, voir Mats Malm : *Textens auktoritet. De första svenska romanernas villkor*, Eslöv : B. Östlings bokförl. Symposion, 2001, p. 74-75.

s'étaient bien compliquées³⁷. Descendant d'une ancienne famille noble, le comte Hurtig, dégénéré, a gaspillé tout son argent à Paris – la terre promise de la syphilis, ce texte, comme tant d'autres, nous l'apprend³⁸. La pièce commence par une scène où ce bouffon est réprimandé par le baron Stadig pour son manque de patriotisme :

GREFWE HURTIG. – Je vous demande pardon, mon Cousin, je ne vous ai pas vu.

BARON STADIG. – Tala Svenska Grefwe Hurtig.

GREFWE HURTIG. – Jag hoppas min Cousin har intet redan glömt sin Fransyska som han lärde i Paris.

BARON STADIG. – I wet Cousin at jag war alt för kort tid i Paris at kunna lära något där, dessutan hade jag lärt så mycket af Fransyskan och af andra främmande Språk, som jag behöfde förr än jag reste ut, men jag brukar dem alla som min kapp endast i nödfall, mitt Moders-mål har altid förträdet hos mig.

GREFWE HURTIG. – Fort bien ma foi, så brukas Fransöska af min Cousin endast i nödfall, man kan döma der af, at sedan han kommit i denna dumma Climaten han förlorat le bon gout, ce pli, cet air noble & degagé, cet air par Excellence !

BARON STADIG. – Hwem kan tåla, Cousin, at I talar så om Ert Fädersland; Wi äre fuller intet så wispute här, som de äro utom lands, men intet derföre mera dumma; [...]

LE COMTE HURTIG. – Je vous demande pardon, mon Cousin, je ne vous ai pas vu.

LE BARON STADIG. – Parlez suédois, Comte Hurtig.

LE COMTE HURTIG. – J'espère que mon Cousin n'a pas déjà oublié le français qu'il a appris à Paris.

LE BARON STADIG. – Vous savez, mon Cousin, que je suis resté à Paris trop peu de temps pour pouvoir y apprendre quoi que ce soit; de plus, en français comme en d'autres langues étrangères, j'avais appris ce qui m'était nécessaire avant de partir, mais je m'en sers comme de mon manteau uniquement en cas d'urgence; je privilégie toujours ma langue maternelle.

LE COMTE HURTIG. – Fort bien ma foi, le français est donc utilisé par mon Cousin uniquement en cas d'urgence; on peut en conclure que, depuis qu'il est arrivé dans ces climats maussades il a perdu le bon goût, ce pli, cet air noble et dégagé, cet air par Excellence !

LE BARON STADIG. – Qui peut souffrir, mon Cousin, de vous entendre parler de la sorte de votre patrie; nous ne sommes sans doute pas aussi légers ici qu'ils le sont à l'étranger, mais nous n'en sommes pas plus sots; [...]

(Gyllenberg [note 38], p. 2-3. Notre traduction).

L'indignation du baron Stadig semble avoir été partagée par beaucoup, et il paraît que, dans les années 1730, Stockholm avait vraiment

37. Olof Jägerskiöld : *Den svenska utrikespolitikens historia 2:2, 1721-1792*, Stockholm : Norstedt, 1957, p. 125; Louis Réau : *L'Europe française au siècle des lumières (L'Évolution de l'humanité, 70)*, Paris : s.n., 1938, p. 317 sq.

38. Carl Gyllenberg : *Swenska Sprätthöken [...]*, Stockholm : Momma, 1740, p. 11.

l'ambition d'imiter Paris, du moins si l'on en croit *Det Lystra Och Belewada Stockholm* (Le Stockholm illustre et mondain) d'Anders Odel³⁹. En tout cas, ces propos ne sont pas récusés par les deux protagonistes de *Baron Sjelfklok Och Fröken Granlaga Comédie*, de Johan Stagnel (1753), qui pendant la phase critique d'une demande en mariage, échangent les répliques suivantes, teintées de désespoir :

fröken.

Ja, det är sant, at Min Far har *positivment* så beslutit, och at det måste ske, om man ej finner något *moien*, at göra dess *dessein* til intet, hwar om jag ärnar *deliberera* med min Mor, til dess *Baron Alfvarsam* kommer rättnu hit, at göra *visite* hos min Far.

Baron Sjelfklok.

Jag måste då gå bort. Men *considerera*, Min Nådiga Fröken, at *toute mon espérance* är stäld emellan lifwet och döden, som endast *dependrar* af lyckligt utslag i denna saken; ty går det olyckligt, så är jag *pour jamais perdu*, och mitt förtreteliga lif skall, *la peste me creve!* icke en timma mer röra denne kroppen, utan ****

mademoiselle

Oui, c'est vrai que mon père a *positivment* décidé de la sorte, et qu'il faut que cela soit, à moins qu'on ne trouve un *moyen* de contrarier son *dessein*, ce dont je vais *délibérer* avec ma mère, jusqu'à ce que le *baron Alfvarsam* vienne ici, dans un instant, rendre *visite* à mon père.

Baron Sjelfklok

Il faut donc que je m'en aille. Mais, Mademoiselle, veuillez *considérer* que *toute mon espérance* est entre la vie et la mort, et ne *dépend* que d'un dénouement heureux de cette affaire; car si l'issue est malheureuse, je suis *pour jamais perdu*, et dans ma misérable vie, *la peste me creve!* mon corps ne bougera pas une heure de plus, mais ****

(Johan Stagnel : *Baron Sjelfklok Och Fröken Granlaga*. [...], Stockholm : Nyström, 1753, p. 42-43. Notre traduction).

Certains écrivains ont donc choisi de suivre le précepte d'Horace « *ridentem dicere verum* », comme il convenait à un auteur de comédies ou de satires, cependant que Krister Reuterholm, dans un discours au parlement en 1765, jette l'anathème sur la perfide et frivole nation française. À la base de cette prise de position, il faut voir, selon A. Blanck, des divergences politiques et religieuses opposant l'entourage francophile de Louise-Ulrique à « un courant d'orthodoxie radicale, bourgeoise et cléricale, qui tient de près à la politique du parti des Bonnets [c'est-à-dire des anglophiles] après 1760 ». Et Blanck ajoute : « La

39. Anders Odel : *Det Lystra Och Belewada Stockholm* [...], Stockholm : Johansson Röpke, 1739, p. 21 (non paginé). Le poème critique aussi les classes supérieures pour leur manque de respect pour la langue maternelle (*Ibid.*, p. 3. Notre traduction) :

I, som i wagnar åken
Med ålderstegen *aire*,
Och sällan Swänska språken,
Der ei högstnödig är ;

Vous autres, qui vous déplacez en voitures
d'un *air* désuet
Et qui parlez rarement suédois
Là où cela n'est pas indispensable

hargne du ton montre la violence du conflit, mais on voit bien que, par delà l'esprit de parti, toute une vue morale se fait jour »⁴⁰ :

Denna nationen... [Frankrike] hafva vi karesserat, admirerat, och imiterat ända in till och med alla detta folkslags öfver hela världen bekanta och smittande dårskaper, åtbörder, smak, tycke, klädbonad, reverenser, superficialité i vetenskaper och sofistiska sätt att resonera. Vi hafva öfvergivit och förakta nu den svenska tarfligeheten, sedernas ärbarhet, en viss severité i tänkesättet, soliditet, drift, outröttlighet, hårdighet, stånd-aktighet och arbetsamhet. Den gamla bergfasta förtroliga vänskapsplägningen, som var beledsagad med en öppenhjärtig, öm, okonstlad och redlig ordhållighet samt umgänge, är förvärd i krus, tomt fjäs, komplimenter, förbehållsamhet, bak-slughet, falskhet [...]

cette nation... [la France] nous l'avons caressée, admirée, nous l'avons imitée jusque dans ses folies connues du monde entier, ses absurdités contagieuses, ses gestes, son goût, ses manies, ses vêtements, ses révérences, sa superficialité en fait de science, ses raisonnements sophistiques. Nous avons abandonné et méprisons la simplicité suédoise, l'honnêteté des mœurs, une certaine sévérité de la pensée, une solidité, un élan, une ardeur au travail, une ténacité, une persévérance, une activité qui étaient nôtres. Notre vieille conception solide et confiante de l'amitié, génératrice de relations franches, ouvertes, affectueuses sans affectation, et fidèles à la parole donnée est remplacée par les cérémonies, les vains empresses, les compliments, les restrictions mentales, la dissimulation, la fourberie [...]

(Reuterholm d'après Anton Blanck : *Bellman vid skiljövägen [...]*, Stockholm : Gebers, 1941, p. 87-88. Trad. dans Blanck [note 40], p. 59-60)

Que ce faible notoire des Suédois pour tout ce qui était étranger, et notamment français, soit nuisible à la nation est une idée développée davantage dans *Undersökning om de följder hvarmed inhemskt språks förakt verkar på folkets seder* (Examen des conséquences qu'a le mépris de la langue maternelle sur les mœurs du peuple), publié anonymement à Stockholm en 1770 par Pehr Adrian Gadd, professeur à Åbo. Sa colère, qui semble nourrie d'un patriotisme coloré de *göticisme*, frappe tous les rénégats de la patrie, « Fosterlandets affällingar », qui, par le mépris de leur propre langue et par leur ardeur à en apprendre d'autres, ouvrent leur cœur à des mœurs velches ; le reste du peuple en est contaminé et la corruption se généralise⁴¹. À l'instar de Reuterholm, l'auteur voit dans cet aveuglement la racine de beaucoup de maux dans la

40. Anton Blanck : *La Suède et la littérature française des origines à nos jours*, trad. L. Maury, Paris : Stock, 1947, p. 59 et 60.

41. Anon. [Pehr Adrian Gadd] : *Undersökning om de följder [...]*, Stockholm : Salvius, 1770, p. 20, 29. Karen Hagemann : « Francophobia and Patriotism [...] », in : *French History*, vol. 18, n° 4, December 2004, p. 404-25, cite des arguments similaires propagés par la propagande antifrançaise en Allemagne du nord pendant la guerre contre Napoléon.

société contemporaine, et ceux qui en souffrent le plus sont les jeunes qui, trop tôt, sont obligés d'apprendre le français :

Igenom en slik, så kallad förnäm och på skadeliga fördomar bygd upfostran, tilvänjas Barnen redan ifrån deras spädate ålder, at blifva trälrar af utländska seder och tanke-sätt: de tilskapas mera, at blifva undersåtare för främmande Herrskap, än sitt eget Fosterland: hos dem afkyles härigenom den i menlösa barna-hjärtat inplantade öma kärleken til sina Medbröder i Samhället, och de ledas ifrån deras första ingång i verlden på irriga tankar om Borgerlig dygd samt en sanskyllig heder och ära.

Avec une telle éducation, dite élevée et fondée sur des préjugés nuisibles, les enfans s'habituent dès leur plus jeune âge à être esclaves des manières d'être et de penser étrangères: ils sont formés à devenir les sujets de maîtres velches plutôt que ceux de leur patrie; le tendre et fraternel amour de leurs concitoyens greffé sur leur innocent cœur d'enfant en est refroidi, et on plante dans leur esprit dès leur naissance de fausses idées de ce que sont la vertu civique, le véritable honneur et la vraie gloire.

(Gadd [note 41], p. 27. Notre traduction).

Cette éducation dénaturée fait naître un dédain pour la langue maternelle qui devient ainsi synonyme de langue barbare⁴², et le seul moyen de changer cet état des choses consiste en une défense consciente de la langue :

Ville vi afskudda oss vidhäftade fördomar och nedlägga allenast hälf-ten så mycken möda til eget Lands-språks rykt och upodling, som vi nu använde, af et blindt *mode* och tycke, at lära *Fransyskan*, skulle vi lätt igenfinna i vårt eget modersmål alla de fördelar, som nu tilläggas *Fransyskan*.

Si nous voulions nous défaire de préjugés tenaces et consacrer à la défense et au perfectionnement de notre propre langue ne serait-ce que la moitié des efforts que nous faisons maintenant, en suivant aveuglément *la mode*, pour apprendre *le français*, nous trouverions facilement dans notre langue maternelle tous les avantages maintenant attribués au *français*.

(Gadd [note 41], p. 35. Notre traduction).

Une aversion comparable est exprimée par le poète et critique Olof Bergklint, devenu le précepteur de Johan Gabriel Oxenstierna. Dès sa thèse *De Habitu Linguae Svecanae in Poësi*, et plus tard dans son poème *Svenska Språket* (La Langue suédoise) publié dans *Vitterhets Öfningar III* (Essais littéraires), il avait critiqué l'influence française, et, en privé, il manifestait une exaspération devant les emprunts au français qui fait penser à la violence de jugement d'un Thomas Thorild :

42. Gadd (note 41), p. 28.

Mot gallicismer är jag en så mycket större fiende som de tyvärr utom dess taga nog öfverhand, emedan minsta delen af de förnåma kunna rätt Svenska : och jag ville ej at Du skulle hielpa til at autorisera denna språkohyra.

Je suis d'autant plus ennemi des gallicismes que ceux-ci, hélas, l'emportent parce qu'une minorité de gens d'élite maîtrise le suédois ; et je ne voudrais pas que vous aidiez à laisser faire cette vermine du langage.

(Lettre de Bergklint à J.G. Oxenstierna du 19/10 1773. Cité d'après Martin Lamm : *Johan Gabriel Oxenstierna*. [...], Stockholm : Geber, 1911, p. 110. Notre traduction).

Oxenstierna, le jeune élève de Bergklint, écouta ce conseil et se révéla capable de faire la distinction, dans sa riche production littéraire, entre les ouvrages écrits en français et ceux écrits en suédois.

Eu égard à tous ces témoignages unanimes, il est difficile de comprendre comment, dans un discours à *Vetenskapsakademien* en 1772, Carl Rudenschöld pouvait prétendre que, à l'encontre de l'époque de la reine Christine où l'on avait un grand faible pour les emprunts au français, on évitait désormais ceux-ci avec soin puisqu'ils étaient considérés comme des fautes⁴³. Que ces propos-là soient curieux, c'est le moins qu'on puisse dire, vu aussi le langage employé dans les documents officiels aussi bien que les documents privés de l'époque. C'est plutôt après l'assassinat de Gustave III en 1792 que la position du français est vraiment remise en question – surtout par ceux qui étaient attirés par les cultures allemande et anglaise⁴⁴. Le mondain Stockholm n'est plus le centre culturel évident. Les villes universitaires de Lund et d'Uppsala, où entre autres Erik Gustaf Geijer, Esaias Tegnér et Benjamin Höijer sont installés, sont désormais capables de lui disputer le premier rang dans le domaine de la culture, et maintenant commence un processus qui, au début du XX^e siècle, aura réduit la langue française à une écume à la surface de notre langue de la conversation, « skummet på vårt umgängesspråks yta », pour citer le linguiste et professeur Esaias Tegnér⁴⁵, petit-fils du poète du même nom.

Aujourd'hui, le français n'a même pas ce rôle insignifiant, et son influence sur notre langue peut être qualifiée d'inexistante⁴⁶. Si l'on exprime parfois une inquiétude au sujet de l'avenir du suédois qui rappelle les propos du XVII^e et du XVIII^e siècle cités dans le présent article, c'est désormais l'anglo-américain qui en est la cause.

43. Carl Rudenschöld : *Tal om Svenska Språkets Art och nu varande Bruk* [...], Stockholm : Kungl. Vetenskapsakademien, 1772, p. 10.

44. Lillemor Santesson : « Leopolds förteckning över främmande ord 1801 [...] », in : *Språk och stil. Tidskrift för svensk språkforskning* (2000), Ny följd, 10.

45. « Studier i en svensk ordbok (1869) », in : Esaias Tegnér jr : *Ur språkens värld* [...], Stockholm : Bonniers, 1922, p. 17.

46. Ulf Teleman : *Tradis och funkis* [...], *Skrifter utgivna av Svenska språknämnden*, 87, Stockholm : Norstedts ordbok, 2003, p. 172-173. Sven-Göran Malmgren : « Det svenska ordförrådets utveckling sedan 1800 (1) », in : *Språkbruk, informationsblad utg. av Svenska språkbyrån, Forskningscentralen för de inhemska språken*, 2002, 3, Helsingfors, p. 12-13.